

Cécile Bramafa

L'OEIL





Retrouvez cette oeuvre et beaucoup d'autres sur <http://www.atramenta.net>

TABLE DES MATIERES

<u>L'oeil</u>	1
<u>L'œil</u>	2

L'oeil

Auteur : Cécile Bramafa

Catégorie : Nouvelles

Suite à la version audio de Sagine, je remets ce texte en ligne...
<http://yeuxetoreilles.canalblog.com/>

Merci qui ? Merci Sagine !

Licence : Licence Licence Art Libre (LAL 1.3)

L'œil

Il n'y a pas si longtemps, j'étais quelqu'un.

J'avais un nom. J'étais un nom. Incontournable pour mes associés, haïssable pour les plus jaloux d'entre eux. Que ce soit par admiration ou par crainte, aucune décision importante ne se prenait dans notre entreprise sans passer par ma signature.

J'avais un prénom aussi. Ma femme et mes enfants l'utilisaient tantôt avec tendresse, parfois avec colère, souvent avec déception. Mes absences m'étaient souvent reprochées, mes présences l'étaient plus encore.

Le prénom et le nom trônaient fièrement sur l'interphone de mon immeuble. Juste une information, me direz-vous. Faux ! Ces deux petits mots collés étaient l'indication d'un lieu qui m'appartenait, qui m'abritait, dans lequel je construisais une famille, des relations, une vie. L'endroit où je pouvais convier des amis, des connaissances. Une concrétisation de mon intimité, de ma personnalité, de mon existence, de ma réalité.

J'étais quelqu'un. Je ne le suis plus...

Lorsque mon entreprise rencontra des difficultés financières, il fallut trouver un responsable à fournir aux actionnaires mécontents, leur livrer un nom. Le mien était à ce point visible qu'il fut vite évident de l'inscrire dans la case « cause du fiasco ». Je fus sur le champ licencié. Les jaloux se réjouirent, les collaborateurs étaient eux trop occupés pour faire montre de la moindre compassion. Je réunis dans un carton mes quinze années de présence. Un si petit carton, ridiculement léger.

Je quittai pour toujours ce lieu dans lequel j'avais tant construit. Mon patronyme fut écorné.

Je me dirigeai vers mon appartement, vers mon refuge. Sur l'interphone, j'avais également disparu... Je montai quatre à quatre les marches, à la recherche de cette identité qui n'avait pu qu'être arrachée par un passant indélicat. Les pièces étaient toutes vides. Nulle trace de mon ancienne vie. Meubles, enfants, femme, souvenirs... Plus rien.

Punaisé sur un mur blanc, un simple mot revendiquait : « Les enfants et moi, nous te quittons. Nous en avons assez de vivre avec un fantôme qui ne nous connaît plus. »

Prostré dans ces pièces creuses, je regardai en moi mon prénom s'étioler, disparaître à son tour. Je n'étais plus personne...

J'erre dans les rues. Depuis combien de temps ? Je ne sais plus. Quelle importance, de toute façon, le temps ne signifie plus rien. Je marche et quand je suis fatigué, je m'assois ou je me couche à même le sol. Plus personne ne me voit. Mes vêtements crasseux et mes cheveux hirsutes finissent de m'effacer dans le regard des autres. Ils ne me perçoivent pas. Je ne suis plus qu'un vague obstacle à contourner ou à enjamber. Même lorsque je tente un « bonjour », aucune oreille ne le perçoit. Je suis le vent. Je suis invisible. Je suis mort.

Je suis un vent-œil. J'enregistre des images, je constate des mouvements. Cette élégante femme, assise sur un banc de bois. Elle retire lentement ses gants, observe les passants. Je suis à trois mètres d'elle, allongé dans l'herbe humide. Je la regarde ne pas me voir, ses yeux me transpercent sans accrocher la moindre matière. Lorsqu'elle se sait enfin seule, elle range quelque chose dans son sac à main. Un dernier regard pour s'assurer de sa solitude. Elle se cure alors copieusement le nez, de l'un de ses ongles vernissés et manucurés... Je suis l'œil qui entre dans son intimité. Je ne la juge pas. Elle est seule après tout. Je n'ai plus d'avis sur ce qui m'entoure, je ne peux qu'observer. Elle poursuit sa traque nasale. Des éclats de voix approchent. Elle suspend sa quête, se redresse, replace une boucle de

cheveux. Elle entreprend de remettre ses gants.

Les voix se font plus proches. Deux hommes en sont les propriétaires. Ils avancent sur l'allée, échangeant des mots creux au sujet d'un match de football. Alors qu'ils viennent juste de dépasser le banc, le duo se jette sur la femme et la traîne dans ma direction. Une main bâillonne la bouche écarlate. Les yeux s'écarquillent en une terreur silencieuse, cherchant désespérément de l'aide dans le vide du parc.

Un des assaillants sort un couteau luisant à la lumière des éclairages qui viennent soudain de se mettre en action. La femme toujours empêchée du moindre geste, du moindre mot, fouille le bosquet du regard. Ses yeux noircis par le maquillage coulant supplient. Ils semblent soudain s'arrêter sur quelqu'un. Impossible ! Personne d'autre n'est présent. Elle gémit lorsque la lame s'enfonce dans son abdomen, une première fois, puis encore et encore.

Je ne réagis pas... Je ne suis qu'un œil. Un œil ne peut pas agir. Il ne fait que voir. Est-il seulement présent ? Tout cela n'est qu'un film absurde, des images vides de sens...

L'un des tueurs s'assoit à côté du corps inerte. Il semble soulagé. Il commence même à rire. Il est heureux. Son compagnon essuie sa lame et lance un :

— Voilà, c'est fait. Tu vas enfin pouvoir diriger l'entreprise. Mais souviens-toi. Tu me dois un bon job...

— Je tiendrai parole. Tu m'as aidé. Maintenant que je suis riche, tu profiteras du gâteau. La vieille est morte, vive le roi ! Promis, je serai un roi généreux !

— Il faut partir maintenant.

Les deux hommes s'assurent de ne rien avoir laissé, hormis le cadavre. L'un d'eux se dirige vers une petite mare et jette le couteau. L'eau engloutit l'objet dans un « plouf » nocturne.

Ils s'éloignent calmement, reprenant leur discussion footballistique, comme si rien ne s'était passé.

Le corps gît inerte, les chaussures dépassant du bosquet. Je m'éloigne à mon tour. Il y a beaucoup trop d'agitations de ce côté du parc. Je traverse les pelouses et m'installe près de la deuxième entrée. Je m'allonge sur un banc. Je dors.

Une main qui me secoue. Ce ne peut être qu'un rêve. Personne ne m'a plus touché depuis tellement longtemps. On ne touche pas ce que l'on ne voit pas, ce qui n'existe pas. La main recommence. J'ouvre les yeux sur un uniforme bleu.

« Eh ! Toi ! Réveille-toi. J'ai quelques questions à te poser. »

On me parle. J'ai la sensation que chaque cellule de mon corps reprend enfin consistance, que je me matérialise grâce à ces mots. Ce regard regroupe chaque particule de mon être, effaçant le vide dans lequel elles baignaient. Ce regard me densifie physiquement. Je retrouve des sensations oubliées. Le poids de chaque membre. Le frottement du tissu sur ma peau. Pour la première fois depuis des années, je sens même mon odeur : Pouah ! Quelle horreur, il faudrait vraiment que je trouve une douche !

Je revis grâce à ces quelques paroles balancées sans ménagement. Je suis heureux, tellement heureux. Je n'ai plus ces trois mots qui tournent dans mon crâne comme un animal paniqué et qui dans leur mouvement perpétuel aplatissent toute autre pensée. *Je suis mort.*

Je me redresse en regardant avec gratitude le policier qui se penche sur moi en se pinçant le nez. J'essaie de prononcer un « Oui ? », mais je ne sais plus me servir de ma voix, plus formuler de mot. Un grognement informe répond à la demande.

« Un meurtre a été commis de l'autre côté du parc. Est-ce que tu as vu quelque chose ? »

Il me parle encore ! Il me pose même une question. Il attend ma réponse. Je suis vivant ! Je suis vivant ! Si j'osais, je lui sauterais au cou pour l'embrasser et lui manifester ma reconnaissance...

Je hoche la tête sans pouvoir empêcher un sourire radieux d'envahir mon visage. J'indique la direction de la mare. Je l'invite silencieusement à m'accompagner. Je veux lui offrir le couteau. Le policier est un peu agacé par mes mimiques mais il entreprend de me suivre.

Arrivé au bord de la mare, je lui montre l'étendue d'eau.

« Je ne comprends pas ce que tu veux me dire. »

Je mime alors le geste de poignarder, avec toujours mon sourire béat accroché à mes lèvres. Il doit me prendre pour un dingue, mais peu importe. Je suis en train de communiquer avec quelqu'un, j'ai un semblant de conversation. Je suis aux anges !

Je dessine dans l'air la forme du couteau, ramasse un caillou et le jette dans la mare. J'attends fixement de voir si le message est passé.

« Tu as jeté le couteau dans la mare ? »

J'opine du chef. Il a compris. J'ai réussi à communiquer avec une personne. Je suis tellement heureux que j'applaudis à deux mains.

« Attends-moi là ! »

Mon nouvel ami s'éloigne un peu et parle dans sa radio. Il explique qu'il est tombé sur un homme un peu fêlé qui s'accuse du meurtre et qui prétend avoir noyé l'arme du crime. Il demande une équipe pour draguer le fond de la mare.

Il parle de moi. Non seulement, il me voit, il me parle, mais il me fait exister dans la conscience d'autres personnes. Je me prends à espérer que jamais plus, je ne serai oublié... Ce serait tellement merveilleux. Mais j'ai peur de retourner à mon néant. Je veux continuer à me sentir vivre !

Le policier revient vers moi. Il tient, dans un sac en plastique transparent, le couteau. Cela doit faire longtemps que je suis assis là à l'attendre. Je ne sais pas trop.

« C'est toi qui as fait ça ? »

Il croit que je l'ai tuée...

« Je vais devoir t'arrêter ! » ajoute le policier un peu désolé.

Je hoche la tête. Des larmes creusent des sillons dans la crasse de mes joues, mettant à jour ma peau. Des larmes de reconnaissance.

Merci, merci mille fois. En prison, il y aura toujours quelqu'un qui me surveillera, qui me verra. Je ne serai plus jamais invisible.

J'espère qu'ils vont me condamner à une très longue peine.

L'oeil

- Poster un commentaire à propos de cette oeuvre
- Découvrir le profil et les autres oeuvres de cet auteur

Ebook PDF Atramenta - Version 1.7.1 (avril 2012)